

La Bible à l'écran

dirigé par
Anne-Marie Baron

CinémAction

Directrice de publication : Monique Martineau
Conseillère éditoriale : Françoise Puaux

Editions Charles Corlet
Département CinémAction
ZI rue Maximilien-Vox - BP 86 - 14110 Condé-sur-Noireau
2016

Sommaire

Préambule : La Bible : le « grand code » du cinéma <i>Anne-Marie Baron</i>	7
I. Péplums bibliques	
Les péplums de Jéhovah <i>Claude Aziza</i>	16
Cecil B. DeMille et la Bible <i>Jean-Loup Bourget</i>	29
Héroïnes bibliques, icônes cinématographiques <i>Anne-Marie Baron et Italo Manzi</i>	37
Noé, de Darren Aronofsky : filmer le Déluge <i>Anne-Marie Baron</i>	48
Mais où est donc passé le bâton de Moïse ? Autour d' <i>Exodus : Gods and Kings</i> de Ridley Scott <i>Jean-Christophe Attias</i>	53
Samson, juge et surhomme <i>Olivier Got</i>	62
Le Roi David, héros ou serviteur de Dieu ? <i>Sylvie Jessua</i>	72
II. Jésus-Christ vedette de cinéma	
« Ronds » ou « plats » ? Les saints héros d'Hollywood <i>Adele Reinhartz</i>	82
« Du sang, de la sueur et des larmes ». Représenter la douleur dans les films traitant de la Passion du Christ <i>Jérôme Bloch</i>	92
Pasolini. Le regard d'un athée sur les Évangiles <i>René Marx</i>	103
III. Mauvais genres ? Grands cinéastes	
Le western ou l'histoire d'un peuple élu <i>Yves Pédrone</i>	114
<i>Star Wars</i> , une Bible des temps modernes ? <i>Stéphane Grobost</i>	121
« Dieu les crée, moi je les tue ! » : La Bible dans le cinéma bis italien <i>Laurent Aknin</i>	132

IV. Télévision et cinéma

<i>Enquête sur Abraham et Le mystère Paul</i> , deux enquêtes présentées par leur auteur <i>Abraham Ségal</i>	140
<i>Corpus Christi, L'origine du Christianisme, L'Apocalypse</i> de Gérard Mordillat et Jérôme Prieur, une somme documentaire et plurielle sur les origines du christianisme <i>Christian Bosséno</i>	147

V. Métaphores bibliques : Morale et métaphysique en action

Lecture biblique et incitation cinématographique <i>Gérard Billon</i>	156
La Grande Prostituée de Babylone dans <i>Métropolis</i> <i>Diane Langlumé</i>	163
« Dans un miroir et de façon confuse » <i>Yann Calvet</i>	174
Terrence Malick, ou le sublime métaphysique de la Bible <i>Anne-Marie Baron</i>	182
Actualité cinématographique de la kabbale juive <i>Olivier Bosseau</i>	190
Bibliographie sélective <i>Anne-Marie Baron et Claude Aziza</i>	199
Liste des auteurs	201

Collaboration rédactionnelle : Françoise Puaux et Monique Martineau.

Maquette : Françoise Puaux.

Iconographie : Nous tenons à remercier Laurent Aknin, Arte vidéo, Elephant films/Élysées Éditions (Victor Lopez), MK2 vidéo, Bac films, la fondation Pathé-Seydoux (Stéphanie Salmon), Sarrazink films, Abraham Ségal, Studio Canal (Frédérique Bouman), Les Films du Losange.

Remerciements : à Nicolas Schmidt qui a contribué à la mise en forme informatique de ce livre et à Raïa del Vecchio du Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme pour son accueil et ses conseils.

Traductions : Marie-Angèle Bert, Anne-Marie Baron, Dominique Côté, Diane Langlumé.

Mais où est donc passé
le bâton de Moïse ?
Autour d'*Exodus* :
Gods and Kings de Ridley Scott
par Jean-Christophe Attias

Doté d'un glaive en remplacement de son bâton, le Moïse de Ridley Scott (2014) est un guerrier avant tout. Mais un guerrier raté dont l'armée échoue et n'apporte pas à son peuple la victoire espérée. Il est finalement obligé d'abandonner à un Autre, infiniment plus puissant que lui, la conduite des affaires des Hébreux et l'accomplissement, à grand renfort d'effets spéciaux, de leur ultime libération.

Le titre est trompeur, au moins oblique. *Exodus : Gods and Kings*. Ce film est bien un récit de l'Exode. Mais il est surtout celui, incomplet, lacunaire, de la vie de Moïse. On y rencontre certes quelques idoles (de pierre, de bois et d'or), un pharaon qui se prend pour un dieu, mais le dieu des Hébreux, à supposer qu'il existe, en paraît curieusement absent. Et de quels rois veut-on parler ici ? Le pluriel est étrange. Ramsès, comme son père, est bien un roi. Mais Moïse ? Moïse a-t-il ici les attributs d'une figure royale ? Pas si sûr... Le titre de l'œuvre de Ridley Scott résonne déjà ainsi comme un malentendu. On ne saurait *a priori* le lui reprocher. Il est des malentendus productifs. Mais est-ce vraiment le cas ici ?

Le film s'impose à nous avec une certaine brutalité. On y voit tout, en grand, et en trois dimensions. Rien ne nous est épargné. Réalisme des ulcères, apparemment incurables. Alligators gourmands. Sauterelles. Vermes pullulantes. Tout cela, et bien d'autres choses encore (décors, costumes, etc.), nous saute littéralement aux yeux. Nous le touchons presque du doigt. Au point que nous ne serions pas étonnés de retrouver deux ou trois batraciens tombés de l'écran, perdus, coassant désespérément entre deux rangées de sièges. L'apothéose de l'ouverture de la mer est, bien sûr, à la hauteur des attentes entretenues par tout ce qui précède. Cet acharnement à montrer porte ses fruits. On est impressionné. C'est bien le mot. Impressionné, donc. Mais rien de plus. Touché ? Pas vraiment. Tout cela est trop poli, trop net, trop précis, d'un esthétisme froid, acéré, glaçant. On en viendrait presque à oublier qu'on est en Égypte. On n'a pas chaud. Jamais. Il est vrai qu'on sait d'avance comment toute l'histoire va se terminer : bien pour les Hébreux, mal pour les Égyptiens.

On ne sera donc pas surpris. Mais a-t-on au moins été ému ? L'idylle de Moïse et de Séphora fonctionne au mieux comme une parenthèse bédouine apaisante, peut-être un peu convenue toutefois. Il y a bien le face-à-face de Moïse et de Ramsès. On en a fait deux frères. L'Écriture ne dit rien de tel. Mais ce n'est pas grave : le thème de l'affrontement fraternel est un thème biblique constant. Caïn et Abel. Jacob et Esaü. Joseph et ses frères. Alors, pourquoi pas Ramsès et Moïse ? Ce duel-là ne manque pas d'un certain panache, reconnaissons-le. Il est même assez intelligemment présenté pour que le spectateur finisse par juger Ramsès beaucoup plus intéressant, et même plus attachant, voire plus humain, que Moïse. Imparable séduction du Mal. Nous aurons au moins eu ça. Mais nous aurons eu aussi la tiède fadeur du Bien...

Un prophète sans Dieu ?

Car le Moïse de Ridley Scott n'est assurément pas le « barbare schizophrène » que celui qui l'incarne, Christian Bale, a cru voir en lui¹. La déclaration a ému quelques croyants, mais bien à tort. Il suffisait de voir le film pour découvrir qu'un bon acteur ne fait pas forcément un bon exécutif de son propre rôle... Le Moïse de Ridley Scott n'est pas falot. Je n'irai pas jusque-là. Il est loin d'être inconsistant. Et si certains lui ont reproché de n'être pas conforme à la vérité historique, ce ne peut être que par sottise. Il n'y a pas, dans cette affaire, de « vérité historique » qui compte. Il y a deux siècles et demi, dans son *Dictionnaire philosophique*, article « Moïse », Voltaire faisait ainsi sobrement le point, à sa manière inimitable : 1) aucune source extérieure à la Bible ne confirme les prodiges attribués à Moïse par le Pentateuque ; 2) le Pentateuque n'a pas pu être écrit par Moïse ; 3) Moïse n'a d'ailleurs probablement jamais existé...² Depuis, sur cette question précise tout au moins, la science n'a pas vraiment avancé. Moïse n'est pas, à proprement parler, un personnage historique. Il est à la fois beaucoup moins et beaucoup plus que cela. Une figure mythique, dont l'Écriture brosse le portrait initial, et que le judaïsme, le christianisme et l'islam se sont appropriée, complétant, amputant, déformant, redessinant inlassablement, et parfois très librement, les traits de ce premier modèle. Je serais donc bien le dernier à reprocher à Ridley Scott d'avoir pris quelques libertés avec « les sources ». Il n'est pas le premier à le faire. Il ne sera pas le dernier.

Son Moïse n'est pas falot. Juste un peu flou. Personnage flou dans un film net et tranchant. Personnage un peu plat dans un film en 3D. À quoi cela tient-il donc ? D'abord à ceci que Moïse n'a personne avec qui parler. Il y a bien Ramsès, le frère ennemi, mais on est dans l'affrontement, et un affrontement si classique, presque ordinaire, qu'il ne nous apprend pas grand-chose, ni sur l'un, ni sur l'autre. Il y a aussi Séphora, bien sûr, mais

1. Catherine Shoard, « Christian Bale : Moses was "barbaric" and "schizophrenic" », *The Guardian*, 27 oct. 2014 (<http://www.theguardian.com/film/2014/oct/27/christian-bale-moses-was-barbaric-and-schizophrenic>).

2. Voltaire, « Moïse », *Dictionnaire philosophique*, chronologie et préface par René Pomeau, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 294-299.

cet amour-là n'est pas spécialement renversant, et leurs conversations ne nous permettront pas de savoir clairement si la dame, finalement, se convertit vraiment ou non au dieu de son époux. Il y a enfin et surtout le « gamin ». Ange, messenger divin, projection de l'imagination de Moïse ? Il n'est pas bien grand, pas bien vieux, on ne comprend pas trop ce qu'il dit, ce qu'il veut, ce qu'il fait. À titre personnel, je l'aurais aimé plus crédible et, tant qu'à faire, légèrement plus pervers encore qu'il ne l'est.

Je vois poindre l'objection. Ce que je présente comme une faiblesse du film en fait peut-être toute la force. Si Moïse, comme je le dis, n'a personne à qui parler, c'est tout simplement que Dieu n'est pas vraiment là. Non, Dieu n'est pas vraiment là. Et qu'il soit nommé quelques fois n'y change pas grand-chose. Quand Moïse proteste contre les humiliations qu'on lui inflige, Dieu n'est pas là pour lui répondre. Dieu ne transforme pas les eaux du Nil en sang : ce sont les alligators qui les rougissent du sang de leurs victimes. Dieu n'ouvre pas non plus les eaux de la Mer : un petit tsunami fera l'affaire. C'est à peine s'il révèle sa Loi à Moïse (les quelques images de la fin où l'on voit celui-ci graver péniblement ses deux petites tables de pierre ne modifient pas franchement la donne). Dieu n'est donc pas là, et cela aurait pu être une excellente idée. Pourquoi, dès lors, nous inventer ce « gamin » ? De ce « gamin » aussi, de cet ange au rabais, nous aurions pu, nous aurions dû nous passer. Cette concession à un prophétisme minimal empêche le Moïse de Ridley Scott de devenir ce qu'il aurait peut-être pu être : un prophète sans Dieu.

Un prophète bien seul

Je dis bien « peut-être ». Parce que ce défi-là est sans doute hors de portée. Gomez Dieu, et tout le récit s'effondre, l'Exode n'est tout simplement plus l'Exode. Ridley Scott est allé aussi loin que possible, mais pas jusqu'au bout, parce qu'il ne le pouvait probablement pas. Celui que j'appelle le « gamin » est donc là pour pallier – maigrement – l'absence, ou la quasi-absence, de l'autre personnage central de ce mythe qu'est l'Exode : Dieu. La démesure des images compense mal et fait mal oublier la demi-mesure théologique à laquelle le réalisateur s'est résolu, ou s'est inéluctablement trouvé contraint. Moïse n'est plus vraiment Moïse. Juste l'interlocuteur démuné d'un « gamin » vaguement irritant. Moïse perd toute substance prophétique de ce double fait : absence de Dieu, présence du « gamin ».

Certes, Ridley Scott fait ce qu'il peut pour combler le vide qu'il a lui-même créé. Le peuple des esclaves hébreux est nombreux, grouillant, mais peine à devenir l'acteur de sa propre histoire. Lui aussi, en un sens, est absent. L'Exode est encore le récit de sa libération d'un joug inique. Mais guère plus. Dieu ne lui apparaît pas, ne lui révèle pas Sa Loi, ne châtie pas ses révoltes à répétitions (où donc est passé le Veau d'or ?). Moïse n'engage pas lui-même de véritable dialogue avec ses ouailles. Il y a bien quelques rebelles. Mais on leur règle leur compte assez vite. Disparue la confrontation longue, difficile, semée de conflits et de violences entre Moïse et son peuple. Disparues la couardise, la soif, la faim,

la nostalgie d'une Égypte soudain mythifiée, la trahison, la tentation jamais surmontée de l'idolâtrie. Disparus le désert et les quarante années d'errance. D'une certaine façon, privé de son Dieu, Moïse est aussi privé de son peuple.

Autour de quoi, dès lors, peut se nouer la tension dramatique ? Et où Moïse peut-il donc trouver l'épaisseur qui lui manque encore ? La solitude du Moïse de Ridley Scott le ronge de l'intérieur. Il n'y a pas que Dieu et son peuple qui lui font défaut. Sa sœur, Myriam ? Réduite à peu de chose. Sa femme, Séphora ? Une jolie bédouine, voilà tout. Où est donc la Séphora qui, en un énigmatique et troublant passage du texte biblique, sauve Moïse de la mort que Dieu Lui-même médite contre lui³ ? Et Jéthro, le beau-père, le Madianite – ni Hébreu, ni Égyptien –, personnage-clé du récit, un récit qui, avec lui, s'ouvre sur les Nations, il s'est donc évanoui ? Et Aaron, enfin, Aaron surtout, le véritable frère de Moïse, son double, son porte-parole, et un peu son rival aussi, où donc s'est-il caché ? Désocialisé, le Moïse de Ridley Scott. Pris entre Ramsès, le faux frère, et le « gamin », ce faux dieu... Dès lors qu'il n'est plus le prophète d'un Dieu de toute façon absent, pour lui donner un semblant d'existence, Ridley Scott n'a plus qu'une ressource : en faire un guerrier.

Moïse soldat ?

À cet égard, parmi les critiques venues des pays musulmans, une, et une seule, me paraît intéressante (sans qu'elle justifie naturellement la moindre censure). Chez certains, c'est le « gamin » qui est mal passé : on y a vu – assurément à tort – une « représentation » de Dieu. D'autres ont dénoncé des « inexactitudes » : les Juifs n'auraient jamais construit les pyramides ! J'ai dit ce qu'il fallait penser de telles exigences de rigueur « historique ». D'autres encore ont vu dans *Exodus* un film « sioniste », ce qui est plutôt ridicule. On a aussi reproché aux « miracles » de n'être plus des « miracles », et à Moïse de n'être plus un prophète, ce qui est déjà plus juste. Reste qu'à mes yeux, la seule critique qui mérite un peu d'attention nous est venue de Mohamed Affi, le chef du Conseil suprême pour la culture et membre du comité égyptien ayant recommandé l'interdiction d'*Exodus* dans son pays : « Dans le film, Moïse tient une épée et non un bâton. »⁴

Moïse soldat. Ce n'était pas gagné d'avance. Ses panégyristes antiques et modernes se sont pourtant toujours montrés généreux avec le personnage. Moïse, à leurs yeux, pouvait bien cumuler tous les talents et exceller en chacun d'eux. Prophète, roi, philosophe, législateur, grand prêtre... Moïse avait été tout cela. Militaire, général, en revanche, c'était une autre affaire. Certes, c'est bien Moïse qui, peu après l'Exode, garantit à ses troupes la victoire sur les Amalécites. Encore ne le fait-il qu'en

3. Exode 4, 24-26.

4. Emmanuelle Jardonnet, « Exodus : les raisons de l'interdiction en Égypte, au Maroc et aux Émirats arabes unis », *Le Monde*, 30 déc. 2014 (http://lemonde.fr/cinema/article/2014/12/30/exodus-les-raisons-de-l-interdiction-en-egypte-au-maroc-et-aux-emirats-arabes-unis_4547346_3476.html).

tendant les bras vers le ciel, installé sur une hauteur, pendant que Josué conduit concrètement la bataille en bas. Dès que ses bras retombent, Israël faiblit. Dès qu'il les relève, Israël reprend l'avantage. Il se fera finalement aider par deux adjoints (Aaron, son frère, et Hour), qui lui soutiendront les bras, quand il commencera à fatiguer (Exode 17, 8-13)... Lorsqu'Israël tente, plus tard, de se lancer à l'assaut de Canaan contre l'ordre exprès de Dieu lui-même, Moïse « ne bouge pas », laissant froidement s'accomplir la défaite (Nombres 14, 39-45). L'Écriture fait bien état de la conquête de la partie nord de la Transjordanie. Guère plus. Pour rencontrer un Moïse véritablement chef de guerre, ce sont les traditions extrabibliques qu'il faut appeler à la rescousse. Ainsi Flavius Josèphe⁵ et quelques autres le placent-ils, mais en l'occurrence pour le compte des Égyptiens, à la tête d'une victorieuse campagne contre l'Éthiopie ! C'est donc cette veine-là – non biblique – que Ridley Scott choisit d'exploiter. Et d'exploiter exclusivement. De ce choix, témoigne mieux que tout la substitution du glaive au bâton de Moïse.

Le bâton de Moïse

Ce bâton est au cœur des récits bibliques – mais aussi coraniques – mettant en scène la figure du Prophète. C'est ce bâton que, sur ordre de Dieu, Moïse jette devant lui et qui devient serpent, dont il attrape la queue et qui redevient bâton (Exode 4, 2-5). C'est ce bâton à nouveau transformé en serpent devant Pharaon qui dévorera les serpents que les « experts et magiciens » de la Cour auront tirés de leurs propres bâtons – démontrant la supériorité du vrai miracle sur la simple magie (Exode 7, 8-12). Agent du châtement, le bâton est toujours là : pour la transformation des eaux du Nil en sang (Exode 7, 17-20), pour les grenouilles (Exode 8, 1), pour la vermine (Exode 8, 12-13), pour la grêle (Exode 9, 22-23), pour les sauterelles (Exode 10, 12-13)... Parfois, seule la main étendue de Moïse semble évoquée. Mais on imagine mal la main du Prophète sans son bâton. Et lors de l'ouverture de la mer, le bâton est bien là (Exode 14, 16, et Coran 26, 63). Et c'est encore lui, cette fois vecteur de bénédiction, qui, frappant le roc, en fait jaillir de l'eau pour abreuver les Hébreux assoiffés au désert (Exode 17, 4-6, et Coran 2, 60 et 7, 160). Le bâton de Moïse est à la fois instrument du miracle, signe de la légitimité, symbole de l'autorité.

En dépouiller Moïse pour lui donner un glaive n'est pas un choix sans conséquence. C'est substituer à une force supérieure – cosmique et spirituelle – une force inférieure – militaire et matérielle. Voici, pour

5. De son nom hébraïque Joseph ben Mattathias, chef militaire et historien (vers 38-100). Il participe d'abord du côté juif à la révolte contre Rome qui commence en 66. Assiégé à Jotapata, il « trahit » et se rend à Vespasien, et c'est du camp romain qu'il assiste à la chute de Jérusalem et à la destruction du Temple en 70. Fidèle à sa foi et à son Dieu aussi bien qu'à Rome, Josèphe est l'auteur de deux ouvrages historiques d'un intérêt exceptionnel, les *Antiquités juives* et *La Guerre des Juifs*, d'une *Autobiographie* et d'un texte polémique et apologétique, le *Contre Apion*.

ne donner qu'un exemple⁶, comment une ancienne source rabbinique évoque le fameux bâton : « Le bâton fut créé [par Dieu] entre jour et nuit⁷ et fut transmis au premier homme dans le jardin d'Éden ; et Adam le transmit à Énoch et Énoch le transmit à Noé et Noé le transmit à Sem et Sem le transmit à Abraham et Abraham le transmit à Isaac et Isaac le transmit à Jacob et Jacob le fit descendre en Égypte⁸ et le transmit à Joseph, son fils. Lorsque Joseph mourut, toute sa maison fut pillée et ses biens furent mis dans le palais de Pharaon. Jéthro était un des magiciens de l'Égypte ; et vit le bâton et les lettres qui y étaient inscrites ; il les désira ardemment et s'empara du bâton ; il l'emporta et le planta au milieu du jardin de sa maison. Aucun homme, désormais, ne put l'approcher. Lorsque Moïse arriva chez Jéthro, il entra dans le jardin de sa maison et aperçut le bâton, et il lut les lettres qui y étaient inscrites ; il étendit la main et le prit. Jéthro le vit et s'exclama : "Celui-ci sera amené à délivrer Israël d'Égypte, dans un temps futur." C'est pour cette raison qu'il lui donna Séphora, sa fille, pour femme⁹ ».

Je ne procèderai pas ici à l'exégèse détaillée d'un tel texte. Il me suffira de souligner que ce bâton, directement sorti des mains de Dieu, comme s'il n'avait pas d'abord été la branche d'un arbre ayant naturellement germé et crû¹⁰, rattache Moïse, le seul qui ait jamais pu s'en saisir après Joseph, au mystère même de la Création. Ce bâton, qui refuse de s'abandonner à des mains impures, est évidemment beaucoup plus que ce qu'il est matériellement. Il est un livre, un parchemin, le support sacré de lettres qui ne le sont pas moins. S'agit-il du Tétragramme, les quatre lettres du Nom ineffable de Dieu ? Ou plus simplement des initiales des dix plaies qui s'abattraient sur l'Égypte ? Peu importe. Ce bâton-là, en tout état de cause, révèle la grandeur et authentifie la mission de celui

6. Je m'en tiens ici à la tradition juive. Pour un premier aperçu de ce que la tradition musulmane a pu faire du bâton de Moïse, voir Faouzi Skali, *Moïse dans la tradition soufie*, Paris, Albin Michel, « Spiritualités vivantes », 2011, p. 95-108. Le christianisme s'est lui aussi approprié le bâton de Moïse, lequel peut évoquer la lance du soldat perçant le côté de Jésus en croix, du sang et de l'eau jaillissant de la blessure – ou le bois de la croix elle-même. Voir sur ce point Martine Dulaey, « Des forêts de symboles ». *L'initiation chrétienne et la Bible I^{er}-VI^e siècles*, s. l., Librairie générale française / Le Livre de Poche, 2001, p. 115-119.

7. Au crépuscule du sixième jour de la Création, juste avant le premier shabbat. En fait, dix choses auraient été créées à ce moment-là. Parmi ces dix choses, outre le bâton de Moïse, on trouve cités la bouche du puits qui s'ouvrit dans le rocher que le Prophète frappa dudit bâton et d'où l'eau jaillit dans le désert pour désaltérer les Hébreux (Exode 17), la manne, les Tables de la Loi, ou encore, selon certains, la tombe destinée à accueillir la dépouille de Moïse lui-même à sa mort (voir notamment *Pirkei Avot* 5, 6).

8. Lors de son émigration et de celle de tous les siens de Canaan en Égypte (voir Genèse 46, 6-7).

9. *Chapitres de Rabbi Éliézer*, traduit de l'hébreu et annoté par Marc-Alain Ouaknin et Éric Smilevitch, nouvelle édition introduite, revue et corrigée par É. Smilevitch, Lagrasse, Verdier, « Les Dix Paroles », 1992, chapitre 40, p. 251.

10. Certaines traditions précisent cependant que ce bâton pourrait avoir été tiré par Dieu d'une branche de l'Arbre de la Connaissance (lequel n'est tout de même pas un arbre ordinaire).

(Moïse) par qui il accepte de se faire saisir. Il véhicule toute la puissance de Celui (Dieu) qui l'a créé et qui y a apposé comme sa signature, et la met à la disposition de celui (Moïse) qui est digne de le brandir. Il est l'ultime instrument des miracles par lesquels Dieu manifesterà sa toute-puissance, châtièra l'Égypte et libèrera son peuple.

Le bâton d'Aaron

Le bâton de Moïse n'est d'ailleurs pas le seul dont nous parle la Bible. Il y a aussi le bâton d'Aaron, le frère du Prophète. Et l'on ne sait d'ailleurs pas toujours par quel bâton exactement arrive le miracle. Au point qu'on a pu suggérer que les deux n'en étaient qu'un¹¹. Un bâton qui, avant Moïse et Aaron, aurait été celui de Jacob et de Juda, puis, après eux, serait celui de David et de tous les rois qui lui succèderaient jusqu'à la destruction du Temple. Et qui sera, le moment venu, celui du Messie lui-même, et lui assurera la domination sur les Nations du monde. Ce bâton est donc un sceptre, autant que la houlette du berger conduisant son troupeau. En déposséder Moïse revient à le priver de ce qui l'élève, justement, à une dignité royale. Ce faisant, Ridley Scott fait une fois de plus mentir le titre de son œuvre : « Des dieux et des rois », « Gods and Kings », vraiment ?

Substituer le glaive (je n'ose dire Excalibur) au bâton est tout sauf anodin. Parce que c'est substituer l'arme au sceptre, certes, mais aussi, et peut-être surtout, parce que c'est substituer le métal au bois. Le bois est une matière morte *et* une matière vivante. Il sèche, il meurt, mais il est aussi capable de renaître, et de bourgeonner à nouveau. Il est autant instrument de résurrection que de mort, de bénédiction que de châtiement. Ce qu'un glaive, lui, n'est pas¹². Un épisode de la marche au désert l'illustre parfaitement. Quand les Hébreux en viennent à contester la légitimité d'Aaron, intronisé grand prêtre, et seul maître du culte, Dieu décide de trancher définitivement la querelle. Il demande aux chefs des tribus d'Israël de venir déposer chacun son « bâton » au sanctuaire mobile utilisé pendant leurs pérégrinations. Cela en fait douze, chacun portant le nom du chef de la tribu concernée. Le bâton de la tribu Lévi (celle à qui est dévolue la gestion du service sacré) porte lui le nom d'Aaron. Le lendemain, Moïse entre dans le sanctuaire et constate que le bâton d'Aaron, seul d'entre ces douze bâtons, a reverdi pendant la nuit : « il y avait germé des boutons, éclos des fleurs, mûri des amandes » (Nombres 17, 23). Aaron se trouve ainsi miraculeusement confirmé dans son statut d'autorité sacerdotale suprême...

La défaite du guerrier

Mais Ridley Scot a oublié Aaron et son bâton. Il a oublié que l'ultime finalité de toute cette histoire de libération est précisément l'institution

11. Voir *Yalkut Shim'oni*, Nombres, par. 763.

12. Sauf peut-être à la fin des temps, lorsqu'enfin dûment instruits par la sagesse divine, les peuples cesseront d'apprendre l'art des combats et « de leurs glaives forgeront des socs de charrue et de leurs lances des serpettes » (Isaïe 2, 4).

d'un *culte* au Dieu libérateur. Un culte auquel le glaive, le métal, justement, répugnent. C'est parce qu'il fut d'abord un guerrier que quelques siècles plus tard, David, roi fondateur de cette dynastie dont le Messie sera issu, ne put construire lui-même le Temple (en dur cette fois) de Jérusalem, Dieu lui ayant clairement déclaré : « Tu as versé beaucoup de sang et fait de grandes guerres : ce n'est donc pas à toi à élever une maison en mon honneur » (I Chroniques 22, 8). Ce privilège reviendra à son fils, Salomon, « un homme pacifique » qui « sera en paix avec tous ses ennemis à l'entour » (I Chroniques 22, 9). Et ce Temple en dur lui-même, nul outil de métal ne sera utilisé pour l'ériger : « On n'employa à la construction du Temple que des pierres intactes de la carrière ; ni marteau, ni hache, ni autre instrument de fer ne furent entendus dans le Temple durant sa construction » (I Rois 6, 7).

J'ignore si Ridley Scott, en faisant les choix qu'il a faits, a eu pleinement conscience de leur sens ou de leurs implications. Son Moïse n'est pas seulement un prophète au petit pied, n'ayant trouvé qu'un « gamin » pour lui faire la conversation, et gravant *in extremis* deux misérables tables de pierre dont on ne saura pas grand-chose. Privé de son bâton, doté d'un glaive en remplacement, son Moïse est un guerrier. Et un guerrier avant toute chose. Cela dit, une fois encore, Ridley Scott ne peut aller jusqu'au bout de ses choix. Moïse est un guerrier *raté*. Il essaie bien, une fois qu'il a rejoint ses frères opprimés, de fomenter une révolte, de conduire une lutte violente contre Pharaon. On s'entraîne au maniement des armes. On lance quelques opérations spectaculaires. Le Moïse guerrier de Ridley Scott est au mieux un terroriste. Une sorte de djihadiste avant la lettre. Mais justement, cette lutte armée échoue, n'apporte pas la victoire espérée. Moïse, assistant sans recours à l'exécution des siens par pendaison, doit renoncer. Il est finalement obligé d'abandonner à un Autre, infiniment plus puissant que lui, la conduite des affaires des Hébreux et l'accomplissement, à grand renfort d'effets spéciaux, de leur ultime libération. J'ignore si cet échec initial et le renoncement du Moïse guerrier de Ridley Scott le grandissent ou l'amoindrissent.

A priori, dans l'absolu, on a toutes les raisons de se réjouir de voir le Moïse général des débuts finir ainsi en homme désarmé et somme toute impuissant. Cela n'est pas rien. Nous vivons en effet en de sombres temps où désarmer les prophètes, de quelque tradition religieuse qu'ils se réclament, où désarmer les prophètes, dis-je, même symboliquement, est une mesure de salubrité publique. Mais à ne considérer que le film lui-même, en revanche, on ne peut s'empêcher de penser que cette ultime métamorphose ajoute à l'incohérence du propos. Dieu est-il donc là, ou pas ? Moïse est-il son prophète, ou pas ? Et ce prophète-qui-n'en-est-pas-un est-il un guerrier, ou pas ? Et ce guerrier-qui-n'en-est-pas-un, est-il le libérateur de son peuple ou pas ? On ne le saura pas. Cette incertitude aurait pu être féconde. Ici, elle ne l'est manifestement pas. Tout cela, à nouveau, restera simplement flou. Un flou privé de sens. La somptueuse définition des images n'y changeant rien, bien au contraire.

À cet égard, la fin du film, expédiée, confuse, bâclée en un mot, course chaotique vers un ailleurs qu'on entrevoit mal, était sans doute inéluctable. Comme si le film de Ridley Scott était condamné à toujours bégayer... Dernier hommage, indirect et involontaire, à Moïse, pour le coup ? Moïse, le prophète à « la bouche pesante » et à « la langue embarrassée » (Exode 4, 10)...¹³

Jean-Christophe ATTIAS

13. Et refusant d'abord, pour cette raison même, la mission que Dieu veut lui confier. On notera que le Moïse de Ridley Scott n'a pas ce problème. Qui aurait pu supporter un Christian Bale bégayant les 2 h 31 que dure le film ?